

David Samuels est un journaliste, un vrai, un louche

Le journalisme n'est jamais aussi beau que quand il est inutile. La preuve avec "Seul l'amour peut te briser le cœur".

Le livre de David Samuels fera du mal à quiconque croit encore à l'art du journalisme écrit. On y lit que *«les grands magazines américains sont agonisants sinon morts.»* Qu'ils ont perdu leurs lecteurs et ne doivent leur survie qu'à la générosité de quelques mécènes plus ou moins bien intentionnés. Qu'*«on peine à croire [qu'ils] étaient jadis des entreprises florissantes reposant sur des abonnements.»* Que les *«écrivains de presse de plus de 50 ans sont un miracle de la nature, ou ont d'autres sources de revenus, ou sont à moitié dingues.»*

Samuels a 51 ans. Il a écrit pour «Harper's», le «New Yorker», «the Atlantic». On l'a rencontré quelques fois. On ignore s'il a d'autres sources de revenus, mais il est très certainement à moitié dingue. Au restaurant, il garde ses lunettes de soleil comme un paranoïaque qui se croit suivi. Il est mal rasé, mais pas comme les hommes élégants qui font semblant de se négliger: il a l'air de s'être raclé les joues au couteau à pain dans une salle de bain sans lumière ni miroir. Il porte des pantalons de randonnée en toile imperméable, des gros hoodies à capuche. C'est un journaliste, un vrai, un louche.

David Grann, le maniaque du "New Yorker" que les producteurs s'arrachent

Quand il dresse le bilan de sa carrière, il note avoir été *«expulsé ou physiquement déplacé de pas moins de six appartements»* et avoir eu *«honte, à l'approche de la quarantaine, d'avoir un compte bancaire vide»*. Il a eu *«l'impression d'être un branleur»*.

"Les journalistes ne savent pratiquement rien"

Samuels appartient à l'illustre tradition journalistique des fouteurs de merde. Le «New Yorker» a fini par se passer de ses services parce qu'il coûtait trop cher en notes de frais. Pour une enquête en Europe de l'est sur les Pink Panthers, le gang de braqueurs serbes, il a rapporté une addition qui avoisinait les 15.000 dollars.

La dernière fois qu'on l'a vu, à New York, en 2016, il venait de publier un long portrait de Ben Rhodes, l'influent conseiller en politique étrangère d'Obama. L'article avait paru dans le «New York Times Magazine», ce supplément hebdo-glamour du quotidien démocrate. Il avait rendu tout le monde mécontent. Le clan Obama, d'abord, décrit comme une coterie machiavélique manipulant l'opinion pour lui faire avaler son funeste accord sur le nucléaire iranien. Les

journalistes, ensuite, montrés comme des marionnettes méprisées par leurs propres ventriloques (Rhodes déclarait: «*Ils ne savent pratiquement rien*»). Tout l'establishment diplomatique de Washington, enfin, surnommé «*le Blob*».

"Le journaliste le sait bien : ce qu'il fait est moralement indéfendable"

Samuels, pendant qu'on déjeunait avec lui, était la proie d'une chasse à l'homme sur Twitter qui allait durer quelques jours. On le traitait de semi-bidonneur, de néoconservateur masqué, de mauvais écrivain, de traître. Généralement, les journalistes vilipendés sur les réseaux sociaux le vivent mal. Mais ce jour-là, derrière ses lunettes noires et son cheeseburger, à mesure qu'il recevait des messages d'insulte, Samuels semblait jubiler.

Écriture grunge et sujets saugrenus

Ce portrait de Ben Rhodes, on peut le lire dans «*Seul l'amour peut te briser le cœur*», recueil d'articles écrits entre 1994 et 2016. On ne devrait pas parler d'articles. L'art de Samuels tient plus du récit, et dérape vers l'essai de manière intempestive. Les textes sont longs, et dérogent toujours à l'impératif de l'objectivité journalistique. La sensation y prime sur le fait. L'association d'idées passe devant l'argumentation. On est quelque part sur la ligne qui sépare le journalisme de la littérature - manière hybride, qu'on nomme par commodité «*journalisme narratif*», et dans laquelle Samuels voit la seule «*littérature indigène américaine*». Lors de notre première rencontre, il nous avait dit:

Supprimez tous nos romans, même "Moby Dick": la littérature mondiale ne change pas d'un iota. Mais ce genre, on l'a créé. Entre Truman Capote, Tom Wolfe et David Foster Wallace, il a produit la meilleure littérature américaine de ces cinquante dernières années.

Attention, le journalisme narratif débarque en France

Samuels a fait partie de cette miraculeuse génération d'écrivains lancée par Lewis Lapham, qui a dirigé le «*Harper's Magazine*» de 1976 à 2006. Lapham, grand patricien lettré, petit-fils d'un ancien maire de San Francisco et arrière-petit-fils du fondateur de Texaco, était un étrange rédacteur en chef qui détestait l'info. (Il s'est d'ailleurs fait prendre à bidonner un reportage.) Il a, selon Samuels, «*encouragé des écrivains d'un genre nouveau, qui prenaient des risques, inventaient une nouvelle syntaxe, des rythmes déstructurés.*»

Sous le magistère de Lapham, «*Harper's*» est devenu le foyer d'une «*rébellion discrète de la sensibilité individuelle*». Tom Wolfe, Norman Mailer ou Joan Didion, héros virils et imperturbables du Nouveau journalisme des années 1960, étaient loin derrière. Le magazine devenait le lieu de la fragilité mentale, de l'écriture grunge, des sujets saugrenus. David Foster Wallace partait en reportage, mais n'osait parler à personne et rendait des articles qui parlaient surtout de lui.

Si Wallace était l'adolescent émotif de la bande, Samuels était le cousin drogué qui traîne sur les routes avec des marginaux. Il a écrit sur Prince Paul, rappeur oublié, maladivement radin, obsédé par les coupons de réduction. Il a couvert des événements culturels décadents comme les courses de lévriers du Derby Lane Greyhound Park, «*endroit épouvantable*» en Floride où «*vient s'éteindre le reste de foi que peut avoir l'Amérique*». Il a raconté l'histoire des Loizeaux, une famille qui a fait fortune dans la démolition d'immeubles, dont l'entreprise fait exploser un bâtiment tous les deux jours depuis 45 ans. Il s'est lié d'amitié avec un champion d'Ultimate Fighting passionné chrétien ou un camionneur du Wisconsin qui, à force de lectures et de bricolage amateur, est devenu un expert mondialement reconnu dans la fabrication de bombes atomiques.

L'Amérique est mal partie, et Jean-Paul Dubois est son prophète

Petits calculs coût/bénéfice

Lorsqu'on réfléchit à ce qu'est la presse, ou à ce qu'elle devrait être, on pense à ce qu'elle a d'utile. On réclame un journalisme des grandes causes, un journalisme citoyen ou militant, occupé par les scandales qui nous choquent et les questions qui nous intéressent directement. Mais le livre de David Samuels nous rappelle que le monde est principalement fait d'histoires qui, en elles-mêmes, ne nous sont d'aucun intérêt. On peut très bien vivre sans savoir qu'à l'autre bout du monde, des flambeurs déchus parient sur des lévriers dans une ambiance de fin du monde.

Ces grands reportages sur trois fois rien, Samuels parvient à les rendre passionnantes parce qu'il prend le rien au sérieux. La grandeur des magazines d'antan, c'est d'avoir donné du temps et de l'argent à des demi-dingues qui partaient documenter l'inutile. Des auteurs qui ne ramenaient aucun scoop, ne faisaient tomber aucun Nixon, ne servaient la promotion de personne. On pense à Joseph Mitchell et ses longs portraits de clochards. A David Grann, capable de passer des mois sur un récif du Pacifique à poursuivre une hypothétique pieuvre géante. Au temps où même «Playboy», «GQ» ou «Esquire» accueillait les écrivains.

Joseph Mitchell, l'écrivain qui n'écrivait jamais rien

Internet a probablement tué cette drôle de littérature, qui coûte cher et amène peu d'audience. Pour un site de presse, salarier des aventuriers comme Samuels n'a économiquement aucun sens. Personne ou presque n'ira cliquer pour lire un récit de 80.000 signes (une vingtaine de pages, au format papier) consacré à un chauffeur routier obsédé par Hiroshima. Le passage au numérique a eu un effet important sur la presse écrite: il a amené les mesures d'audimat en temps réel dans les rédactions. Et les petits calculs coût/bénéfice qui vont avec. Le journalisme narratif n'a pu exister que grâce au miracle éphémère de ces magazines américains à grand tirage. On espère qu'il leur survivra.

David Caviglioli

Seul l'amour peut te briser le coeur, par David Samuels,
Traduit par Louis Armengaud Wurmser,
Johan-Frédéric Hel Guedj et Mikaël Gomez Guthart
Editions du sous-sol, 560 p., 24,50 euros.

par Caviglioli David

